

Lurelu



Le poumon de l'imaginaire

Marie-Andrée Arsenault

Volume 43, Number 1, Spring–Summer 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93164ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arsenault, M.-A. (2020). Le poumon de l'imaginaire. *Lurelu*, 43(1), 69–69.

Le poumon de l'imaginaire

Marie-Andrée Arsenault

J'ai partagé les étés de mon enfance entre les plages de l'Île-du-Prince-Édouard et des Îles-de-la-Madeleine. Là, j'ai trouvé des bouteilles échouées, des cartes effacées, des parchemins-poèmes et des histoires, l'une dissimulée dans une falaise, l'autre emmaillotée dans des filets et la dernière, dans un vieux coffre au lendemain d'une tempête. De quoi convaincre un enfant que les pirates peuvent vraiment voyager du pays de l'Imaginaire à la Terre en suivant le sillon laissé par les aurores boréales.

Ces histoires, je l'ai appris plus tard, ont été inventées par mon père. C'étaient celles de notre famille, mais en plus magiques, comme si quelqu'un avait cousu des morceaux d'étoffes brillantes sur les pans grisâtres du réel.

L'imaginaire est comme un poumon. Lorsqu'on est enfant, il respire grand, il déborde sur le monde, sur la vie. Puis on grandit, et l'imaginaire respire plus petit. Il étouffe, alors qu'il faudrait qu'il déborde pour qu'il n'y ait plus que ces possibles qui nous habitaient, étant petits.

Lire et écrire, m'a appris mon père, c'est accepter de donner vie à ces mondes qui ne se déploient pas que sur papier, mais à l'intérieur de soi, et de les faire croître pour les partager. C'est choisir de rêver pour vivre, et de vivre pour rêver. Avec un poumon de secours qui respire grand.

L'émotion est à son comble dans la classe alors que nous finissons de visionner une vidéo de Mathieu Fortin, l'auteur de *Nozophobia*, dystopie dont nous terminons tout juste la lecture. Ce dernier nous a lancé un défi de taille. Les mains se lèvent :

– On va devoir rédiger un début de roman pour inspirer un vrai auteur, Madame?

– Oui! Pensez aux *Chroniques post-apocalyptiques d'une enfant sage* ou à *L'Effet jus d'orange!* Il a fallu d'excellentes idées aux écrivaines pour se lancer dans l'écriture.

– Y'a juste à les trouver tout seul, ses idées, votre Mathieu!

– Je crois que c'est plutôt une belle occasion de créer de notre côté, non?

– Pis si nos histoires sont tellement bonnes qu'il devient riche sur notre dos?

– On va commencer par trouver de l'inspiration et on avisera, c'est bon?

J'installe mes équipes autour d'immenses pages blanches, leur remets des bocaux aux étiquettes de couleurs variées : personnages, cités, époques et catastrophes. Ceux-ci sont remplis de déclencheurs susceptibles de provoquer les étincelles nécessaires à la création.

Armés de bâtons de colle, de papillons adhésifs et de feutres, mes apprentis écrivains s'attèlent à la tâche, organisant et reliant à grands traits les languettes de papier qui les inspirent. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les collages prennent vie et des intrigues abracadabrantes sont étalées sur les tables. Silhouettes de personnages, scénarios alarmants, plans de villes souterraines, listes de lois inimaginables... rien n'est laissé au hasard. Leurs chapitres se dessinent.

Inutile de dire que les oreilles de notre auteur doivent «siller». La fin du monde n'a qu'à bien se tenir.

Mes élèves et moi nous réfugions pour lire et écrire à l'étage des grands. Trente-six êtres qui respirent, c'est tout ce qu'on entend. Non loin de moi, deux garçons inventent un récit fantaisiste.

– Pas un récit, un roman! On a mille mots déjà!

Les voilà qui recherchent sur le Web le nombre moyen de mots par roman, puis par chapitre. Dépit :

– Notre roman fait juste un vrai chapitre.

De mon ordinateur, j'annote leur document. Chacun de mes commentaires en marge me les ramène tout près. Ils sont là, les yeux brillants, pour parler avec moi de cette histoire qui grandit. Cela me rassure et me ravit tout à la fois.

Qu'ils sont rares les moments lors desquels on peut enfin leur laisser l'espace nécessaire au déploiement de ce qu'ils aiment, de ce qu'ils sont, pour les voir prendre le rythme leur convenant. Les temps verbaux, le prologue, les séquences de paroles, la des-

cription des personnages, le titre évocateur... tout acquiert soudainement tellement plus de sens pour eux, car ils en ont besoin pour mener à bien un projet leur tenant à cœur.

Il reste trois minutes à la période. Mes garçons reviennent :

– On a trouvé un titre, mais pas pour le roman, pour la série.

Les voilà qui aspirent à une série.

– Et quand on sera publiés, on vous offrira un livre.

Alors, je pense à cette réflexion qu'on m'a confiée, à l'aube, dans l'autobus traversant la ville : «L'école devrait avant tout permettre de rêver.» De rêver grand, de rêver loin. Et de croire très fort que tout sera toujours possible.

La cloche sonne et la vie reprend. C'est le chaos du diner, la cavalcade dans les escaliers et je me surprends à imaginer cet exemplaire de la série «Harmonie et Ténèbres» qui, un jour, me sera donné.



Livres cités

Mathieu Fortin, *Nozophobia*, coll. «Crypto», Bayard Canada Livres, 2018, 328 p.

Annie Bacon, *Chroniques post-apocalyptiques d'une enfant sage*, Bayard Canada Livres, 2016, 120 p.

Sandra Dussault, *L'Effet jus d'orange*, série «La cache», Québec Amérique, 2015, 344 p.

